

« Chacun regagna son lit, dit-elle, mais les enfants eurent bien du mal à trouver le sommeil après une journée si fertile en événements. »

Ainsi parlait Enid Blyton, dans l'un ou l'autre de ses livres que, couché toujours tôt à cette époque, je dévorais à l'heure où elle-même avait laissé son imagination en dévider l'intrigue, au cours d'une de ses *night stories*...

Cela se situait non loin d'une côte ensoleillée où nous passions un nombre incroyable de jours dans l'année à jouer, seulement à jouer, ou à lire, le soir venu, des romans de Miss Blyton.

J'avoue que nous la croyions Française et je me demande si même alors le prénom de l'auteur n'avait pas à nos yeux quelque chose d'asexué, tant il est vrai que pour de petits Français, Enid n'a rien assurément de typiquement féminin. Les villas jumelles d'un bois de chênes verts, baptisé *Parc des fées*, avec leurs boiseries de style basque peintes en marron, l'odeur d'humidité (champignon et sable mouillé), mêlent encore leur image au souvenir de ces

lectures de suprême innocence. Le jardin sombre derrière les villas, les allées du parc que ne fréquentaient pas les autos, les autres jardins, toutes les villas du parc – et surtout, à la mi-saison, celles désertes des vacanciers –, tout revient se mêler aux phrases qui chantent encore dans ma tête une sorte de comptine désuète mais d'une efficacité redoutable.

Le secret d'Enid Blyton tire sans doute son origine de cette faculté de susciter l'ineffable par l'ineffaçable (et vice-versa). Les visages qui me restent de ces temps bénis ne sont pas ceux de personnages de roman, mais bien ceux de mes amis. Mais les noms de mes amis se confondent avec ceux que les traducteurs de Miss Blyton apposèrent aux personnages de ses romans : Mick, François, Claude, Annie...

En relisant Enid Blyton, je retrouve sans mal mes compagnons de jeux, tout en étant presque sûr de les avoir inventés. Je glisse des livres au rêve de notre vie d'alors, de la magie des lectures incessantes aux premières traces qui puissent me revenir de projets de fiction, sans jamais vraiment me dégager tout à fait de ces sables mouvants.

D'ailleurs, nous mélangions nos livres jusqu'à ne plus savoir qui les avait introduits dans la ronde infinie des lectures et des relectures, à voix basse ou haute, sur l'herbe, sur le sable et sur les draps de nos lits en bataille... François, Mick, Annie et Claude. J'oubliais le chien Dagobert ! Quand j'y repense, à ces *Famous Five* rebaptisés *Club des Cinq* – cinq comme les doigts de la main qui écrivait leur vie – je trouve que peut-être leurs aventures ne valaient pas les nôtres et que l'attrait de leurs existences tellement proches, venait bien sûr de là... Claude, garçon

manqué – encore plus en anglais, puisque cette fillette se prénomme George! –, Annie, la petite fille calme, tellement «féminine», Mick et François (Julian et Dick) les deux garçons débrouillards, l'un plus timide, l'autre plus aventureux, mais toujours tellement «comme il faut», ces enfants nous ressemblaient étrangement. Le chien lui-même, à mon sens, n'était pas vraiment un chien mais plutôt un enfant, et j'ai souvent pensé à lui comme à un petit frère parfois bien agaçant à force d'être tout le temps dans nos jambes, prêt à tout, mais lassant, comme le sont trop souvent les petits dès qu'ils sortent des jupes de leur gouvernante.

Ces cinq enfants de l'histoire nous prenaient au piège de fictions simples, persuasives dans leur simplicité même, la récurrence des situations, le parti pris d'une édulcoration des situations dramatiques du roman d'aventures. Nous sortions à peine des jupes de notre propre gouvernante littéraire – la bonne comtesse de Ségur, née Rostopchine – et sans doute étions-nous, par rapport à la fiction, dans la disposition d'esprit des petits enfants face à l'existence quotidienne : je veux dire, en proie au désir insatiable de nous mouvoir vivants dans le réel contemporain, dans une vie non plus figée par l'anecdote un peu lourde venue des zones du passé, mais ouvrant de plain-pied sur le monde tel que l'univers des adultes nous le présentait et nous le faisait désirer.

On oublie trop souvent que les enfants jaloussent de façon parfois très esthétique les qualités propres aux adultes, ces caractères du comportement qui évoquent

l'illusoire liberté d'action qu'on aimerait tant posséder entre sept et douze ans ! Ce leurre propulse les jeunes âmes vers une rêverie souvent chargée de rancune pour ce monde qui se refuse mais ne cesse d'aguicher... De l'injustice naît le pouvoir démiurgique de la minorité enfantine, de ce pouvoir naît la névrose – ou la fiction, comme vous voudrez. Mais j'aime autant vous dire que la névrose ne m'intéresse pas tellement.

Ce devait être un soir comme tous les soirs de nos vacances au bord de l'océan et c'était le soir où je lus pour la première fois un livre d'Enid Blyton. Comme plus tard pour Agatha Christie, ce fut un ami – le meilleur ami – qui me mit ce livre entre les mains. Bien sûr, j'invente un peu, car j'ai presque tout oublié de cet instant. Presque, mais non pas tout à fait : il me suffit aujourd'hui de saisir le petit volume à dos jaune paille (le titre est imprimé dans un losange, comme ceux des *comtesse de Ségur* illustrés par Pécoud), à la couverture aux tons pastels pour que me reviennent sans effort une odeur – celle du lieu de la découverte, une chambre en sous-sol, sentant le renfermé, les draps propres et l'eau de mer – et, plus que tout, l'ineffable sentiment de *sécurité* que me prodigua d'emblée la lecture d'Enid Blyton.

Un tel livre n'avait pas besoin d'auteur, puisque j'étais moi-même en train de construire une fiction en forme d'abri onirique ! À partir de cette histoire qui n'avait d'extraordinaire que le fait que je la vivais allongé dans mon lit, tandis qu'à côté mon ami et son petit frère jouaient aux cartes, je partais tout droit vers une forme

plus rigoureuse et plus symétrique d'existence – mais ma vie diurne, au bord de l'Océan, l'était à peine moins, semble-t-il.

Le privilège d'une lecture ritualisée seulement par le fait de lire réside en l'impossibilité d'une trop grande distance entre le créé de l'œuvre et le vécu du lecteur, comme si celui-ci n'avait qu'un pas à faire pour toucher l'auteur, pour l'éveiller en sursaut.

Enid Blyton, assise parmi les coussins de la balancelle, dans le jardin de *Green Hedges* – et moi, dans mon lit d'enfant, qui lui dictais l'œuvre à faire, dévoilant un à un les désirs d'une aventure ordinaire au pays, si proche, où tout est permis...

Mais, bien sûr, tout n'était pas permis au pays où se situait la lecture extasiée, là où les deux réseaux d'actes frémissants se rencontraient, se submergeant au bord de la mer comme les plus courtes vagues à franges d'écume. Les contraintes qui régissent le roman pour enfants « hors des fées » font de l'écrivain l'alchimiste d'une perpétuelle transmutation du songe en réalité – ou tout au moins en réalité supposée. Qu'on lui demande ses papiers et l'écrivain est en règle avec l'identité du monde.

Vague après vague, lancinant, le récit me submerge – mes pieds dans le sable s'enfoncent, chatouillés de grains tourbillonnants – et bientôt m'emporte au large.

Là, les choses se mettent à changer. Loin du Parc, je m'éveille à des sensations neuves. Les enfants ont quitté l'aire familiale, guidés par l'invisible main de la romancière, tandis que symétriquement, celle-ci, à *Green Hedges*, sent

de chaudes menottes l'extirper d'un univers qu'elle croit familier, pour l'entraîner là où doit se passer l'histoire.

Comme elle dit : « Les choses se passent simplement. Je n'ai qu'à me laisser faire. » Il en va toujours ainsi dans le ciel de Kensington, où Peter Pan emmène ses proies fascinées vers un océan de rêves picaresques et gentiment incestueux sous la houlette du mage Barrie ; les branches des arbres deviennent les racines célestes d'autres arbres plantés dans un sol imitant à la perfection celui que nous croyons ne pas avoir quitté. Nos paupières sont le rideau d'Arlequin du théâtre prêt à se jouer. Enid la magicienne n'entend même plus le cliquètement de sa machine à écrire portative. Et nous, nous ne percevons qu'à grand-peine la rumeur du monde alentour. Glissement. Invasion. Traîtresses, mer et romancière. Mystères partout !

Mais ici, nous sommes à l'abri. Plus encore que dans le cadre d'une stricte ordonnance, duquel la famille ne nous laisse guère échapper, nous sommes protégés des événements eux-mêmes de l'histoire suscitée. Une protection à double sens. Un échange avec notre invisible amie. Nous la sentons si proche, mais cependant sans nom, dépourvue de la moindre caractéristique pouvant la rapprocher des adultes de notre entourage au moins pour la forme : la taille, la couleur des cheveux, la manière de fumer, de parler, de jouer au mah-jong ou au sept américain...

Rien de tout cela n'entre en ligne de compte dans l'évaluation que nous tentons. Toute perception autre que celle d'une force bienfaisante, répandue sous forme de fable écrite échappe à notre contrôle. Et cependant, nos

efforts ne se relâchent pas un seul instant, passant déjà au crible tous les mots du texte – mais à quoi bon, puisque le texte est faux, copie à peine conforme à l'original, canevas francisé d'après la rêverie d'Enid Blyton.

Ce qui nous intéresse, c'est de découvrir les origines de cette force qui nous tient, d'essayer puérilement de la capter... Quelle idée, vraiment! Mais, nous savons bien que si cette idée s'avère fantaisiste, le besoin n'est toutefois pas dénué de fondement, puisqu'il nous prend incoerciblement. Alors, nos jeunes cervelles pleines de ruses vont contourner l'obstacle : sans doute il n'existe rien d'autre que cette voix qui nous berce, comme celle de Grannie racontant des histoires ou lisant à perdre haleine *Oliver Twist* et *David Copperfield* – grands hits romanesques de ce temps-là –, aussi devons-nous abandonner toute recherche personnelle. Alors, nous unissons nos forces, nous les lecteurs, les partenaires invisibles de la romancière. Mais, sommes-nous si invisibles que cela, si proches des héros du roman, si semblables à chacun de ces garçons et filles dont les vies nous traversent comme nous traversons les leurs, d'un même élan irrésistible?

ENID BLYTON : écriteau suspendu à la porte de la rêverie, le nom lui-même perd le peu d'importance qu'il eut peut-être jamais pour nous, simple logo permettant chez le libraire de reconnaître sans faillir la marchandise magique. Un nom dessiné parfaitement, paraphé d'une épure enfantine plus éloquente qu'il n'y paraît d'abord... Enid Blyton : le nom de l'écrivain a cette fascination qui se suffit à elle-même, qui détrône l'envie-de-savoir pour installer à sa place une sorte d'image suffisante...

Alors, nous avons cessé de nous intéresser à Miss Blyton avant même que d'en avoir eu l'envie consciente.

Restaient les romans ! La petite bibliothèque du *Parc des fées* en était pleine. On s'en doutait. Le *Club des Cinq*, le *Clan des Sept* (moins prisé de nous), et pour les plus petits, la série des *Oui-Oui* illustrés. La fin des années cinquante, en France, vit les enfants flotter dans un *Blyton-mood* contemporain du *Christie-spirit* que j'évoque ailleurs. (Avec la différence, toutefois, que la presse ne s'intéressa jamais à la personnalité de la consœur de Mrs Christie, renforçant s'il était besoin le mystère de son œuvre.) Cette atmosphère Blyton rendait-elle plus naturelles nos relations avec François, Mick, Annie, Claude et Dago ? J'en doute, car je sais que pour beaucoup d'enfants, aujourd'hui encore – en Angleterre, en Allemagne et en France – la communion reste la même, aussi fervente. Nous reconnaissons ces amis parce qu'ils existaient dans une même attirance pour le jeu avec le mystère, et la même répulsion pour les incohérences du monde adulte, et surtout parce que les romans d'Enid Blyton, pour la première fois dans nos lectures, ne tentaient ni d'apparier le mystère que nous aimions avec d'obscurs principes moraux, ni de faire coïncider la cohérence de notre monde avec celle supposée du monde adulte. La morale des Blyton fut toujours une manière de fuite espiègle et – avouons-le – hypocrite devant d'autres exigences de type familial ou social, ou les deux mélangés, ce qui n'apparaît guère avec évidence aux yeux d'un enfant.

À la même époque, mes amis et moi découvrîmes quelques textes – hélas pas toujours les plus subtils – de

Kipling. Les aventures existentielles de Mowgli, ou les sortilèges déployés dans les pages de *Puck, lutin de la colline*, ne nous semblèrent pas très éloignés de ceux du *Club des Cinq* ou d'autres Blyton qui nous tombèrent sous les yeux.

Y régnait en maître cette extraordinaire volonté d'éloigner les enfants des ennuis d'un univers au sein duquel parents, éducateurs et pauvres ratés de l'âge adulte acharnés à la perte des savants et autres hommes de Bien (parce que de Mystère!) se débattent dans un terrible marasme. Volonté poussée, de façon étonnamment comique et fine, jusqu'à une sorte de délire esthétisant dans ces deux autres livres lus à peu près à ce moment-là : *Mon petit Trott* et *La Petite Sœur de Trott*, d'André Lichtenberger. Ces deux chefs-d'œuvre, qui ne sont plus guère lus à présent, auraient dû attirer la vindicte sur leur auteur dont la verve est assez parallèle à celle de Gyp (*Un trio turbulent*, *Petit Bob*, etc.) par la cynique assurance avec laquelle Lichtenberger se moquait des juifs (M. Aaron, dans *Trott*, est irrésistible) et traitait la pauvreté de carence sociale tout à fait inesthétique.

Lui-même, comme Kipling, A. A. Milne – auteur de Winnie l'ourson – ou Enid Blyton, n'a semble-t-il jamais craint de secouer quelque peu le joug d'une surveillance pédagogique dont on souffrait du reste certainement moins dans la première moitié du siècle, pour donner aux détours de la pensée enfantine tout l'espace nécessaire et à cet espace de jeu une liberté totale dans le choix de son objet (aujourd'hui, les éditeurs de littérature pour la jeunesse font tout le contraire, appliqués

d'abord à satisfaire leurs vaines aspirations d'adultes!). Et d'ailleurs une telle crainte ne devait certainement guère effleurer des conteurs dont l'ambition était avant tout narcissique – caractère aujourd'hui réservé jusqu'au vertige intellectuel à la littérature pour grandes personnes...

J'essayais, semble-t-il, de dire que nous nagions dans une félicité littéraire sans nom... et c'est toute la vérité!

Les soirées – et aussi les après-midi de pluie – nous échangeions nerveusement, et au prix parfois de quelques colères vite apaisées, nos Blyton. Il n'y avait pas d'ordre pour les lire, encore que je distinguais avec intérêt – un soin éditorial, déjà... – la chronologie des diverses éditions par l'aspect même des livres. J'ai su depuis que le premier *Club des Cinq*, qui porte ce seul titre en français, avait été écrit en 1942 et publié sous le titre : *Five on a treasure Island* (il a, je crois, été réédité sous l'appellation *Les Cinq et le trésor de l'Ile*).

À vrai dire, les réflexions qui nous venaient à cette lecture avide étaient d'un ordre très superficiel. J'emploie ce mot à dessein, et non sans une certaine ironie, car je sais ce qu'il renferme en réalité de profondeur insoupçonnable. Cette frivolité du propos qui régissait nos commentaires de Blyton, d'une Blyton édulcorée, « francisée » de manière parfois scandaleuse visait avant tout à éviter le mélodrame auquel les adultes, évoquant toutes les lectures (les leurs comme les nôtres, et plus encore peut-être celles que certains d'entre eux continuaient à nous faire quand nous étions malades), ne pouvaient s'empêcher de se livrer. Ce mélodrame ne nous paraissant pas ridicule – j'ai compris ensuite qu'il était celui

des « critiques littéraires », ces mal-vivants comme dit Candide –, mais il nous gênait sans doute un peu, reléguant les livres dans une distance difficilement supportable...

*Superficielle*, oui, notre lecture l'était sûrement, puisque toute vie, à nos yeux encore ébahis ne pouvait se dérouler qu'en surface. Le manque de profondeur a bien sûr été invoqué de manière sentencieuse pour tous ceux qui, depuis près de quarante ans, font le procès de Miss Blyton : n'auraient-ils pu comprendre, à défaut de sentir, qu'ils ne faisaient qu'enfoncer une porte ouverte, celle du chalet aux accessoires psychologiques d'une forme de fiction dont les jeunes lecteurs n'ont proprement rien à faire.

Surfaces : oui, les eaux figées d'un lac d'hiver inconnu de moi-même, l'océan calme sous la lune d'un rêve interminable, etc. Toutes les surfaces avaient bien plus de prix que ces abysses vers lesquels le monde adulte allait bientôt s'appliquer à nous diriger – droit dans la gueule du loup ! Il est vrai que nous étions bien plus légers sur nos jambes et sur nos vélos et mieux parés à ne jamais risquer de briser cette glace sous laquelle grouillaient des monstres.

Très souvent, je suis amusé d'entendre ou de lire qu'il faudrait à tout prix délivrer les jeunes âmes des spectacles traumatisants pour eux : feuilletons télévisés, *comic-strips* dotés d'un quota de violence proprement intolérable.

La violence ? Ce n'est bien sûr pas là qu'elle se manifeste de façon véritablement nocive, mais dans les rapports de plus en plus frelatés entre adultes et enfants. La violence esthétisée des *serials* ou des bandes dessinées –

une forme d'expression dont trop de gens parlent sans la connaître – est infiniment moins coupable de traumatismes que l'insupportable mélodrame, non plus critique cette fois mais vécu, dont les adultes, avec un cynisme accru de nos jours, abreuvent ces enfants qu'ils voudraient tant faire marcher droit... sur leurs traces. Si le ridicule tuait...

Miss Blyton, cette bonne fée, nous *dealait* en drogues douces enrobées de marshmallows ou fondues dans le chocolat tiède que nous prenions à cinq heures lorsque nous n'étions pas à la plage.

Elle nous entretenait dans le confort d'un rituel assumé à la perfection! Sa lecture coulait comme la crème fraîche que donnent les grosses vaches de nos prairies charentaises et l'ivresse n'était jamais trop forte pour nos jeunes esprits que le soleil, certains jours, suffisait à faire délirer.

Elle nous berçait de son vocabulaire jugé par certains – toujours les mêmes, n'en doutez pas – totalement dépourvu d'invention, mais tout ne visait-il pas dans ces livres à nous faire prendre pour vrai ce qui, à ses yeux, l'était déjà de manière absolue?

Je crois que cet art particulier du roman pour enfants n'offre périls qu'à celui ou celle qui croit encore aux artifices d'une prose asservie à l'étude des caractères : Enid Blyton n'avait décidément pas à forcer son talent et, laissant faire son « cinéma intérieur », elle mettait sur le papier un discours ne tenant compte que du rôle à lui assigner.

Je crois également que de tous les auteurs de sa sorte, Blyton a réussi, qu'elle l'ait voulu ou non, mais j'aurais plutôt tendance à croire qu'elle préméditait tout, l'exploit

de ne jamais véritablement intriguer le lecteur : je veux dire que, l'initiant à la vie rêvée (des enfants comme nous dans une maison de vacances, le tout sans nulle contrainte) ou à ses mystères (un vol, un rapt, etc.), jamais elle n'a cherché à le mystifier totalement, ne créant le mystère que dans une convention tacitement admise par elle et par nous, au comble de rapports tout à fait privilégiés.

Je crois encore que c'est ce caractère qui fait, par exemple, toute la différence avec les romans de la Comtesse. Celle-ci en bonne douairière, s'attachait toujours à moraliser, à recourir à son expérience d'adulte sermonneuse, ou, au mieux, à ses souvenirs d'ancienne petite fille (pour *Les Malheurs de Sophie*, peut-être ce qu'elle a fait de mieux, avec *Un bon petit diable*).

Intrigante, Ségur le fut toujours et je trouve assez admirables ses histoires dans l'histoire qui sont d'une conteuse au grand talent, ses évocations terrifiantes d'un monde révolu, sa peinture de caractères noirs et tourmentés...

Mais avec les *Cinq*, quel soupir de soulagement après avoir entrevu ailleurs tant et tant de turpitudes ! Car il faut admettre que sa fiction soi-disant xénophobe est sûrement moins traumatisante que l'édifiant propos de son illustre prédécesseur qui faisait trembler nos grands-mères. Une grande personne a sans doute bien du mal à se faire à l'idée que de jeunes têtes éblouies, quoi qu'elles en disent, par le monde extérieur, tiennent avant tout à clarifier tous les *discours* : les leurs, bien sûr – ce qui ne doit pas être une raison pour que les adultes se mettent à bêtifier –, mais aussi ceux qui leur sont soumis, et ce, dans la mesure du possible évidemment.

Gyp, une aristocratique dame de l'entre-deux-siècles, qui savait s'y prendre pour faire rire du comportement des enfants – l'Argentin Bioy Casares ne cesse de la glorifier! –, a très bien montré que la clarté du discours enfantin n'avait rien à envier aux métaphores ambitieuses et aux formules ampoulées de ceux chargés par la société de leur en imposer. Si, ce dont je suis intimement persuadé, les enfants ont des fantasmes, il est aussi vrai qu'ils ont besoin d'en exorciser les noires implications. Le paradoxe de cet âge où l'on est à la fois excessivement libre et tout à fait prisonnier fait que le recours à une parole directe sauve de la même façon que, plus tard, l'emploi d'un discours plus complexe ou parfois même franchement abscons.

L'écriture limpide de Blyton avait sûrement de quoi surprendre et chagriner plus d'un adulte : pourquoi s'en étonner, lorsqu'on sait à quel point l'uniformité de ton s'accorde parfaitement à la source de sa fable ? Chez cette raconteuse, point de sous-entendus ni de *littérature* au sens emphatique du mot. Seulement la parole pour dire les choses telles qu'elles sont.

Bien calé dans mon lit, ce soir-là, je franchis les premières lignes du premier chapitre du *Club des Cinq*, (titre passablement intrigant puisque ce n'est qu'à la fin du livre qu'on apprendra la constitution du « club » formé par les quatre enfants et leur chien fidèle.)

Tout se passait comme si un écran avait été fixé devant mes yeux et sur lequel serait apparue l'image nette suggérée par ma lecture, mais débarrassée des mots. Des mots qui n'étaient encore que cela, et non un style. Et cette image avait le contour précis des aventures diurnes

que j'avais vécues, avec en plus tout ce qui allait me rendre fatalement attachante la manière Blyton.

Autour de moi s'estompait le décor du *Parc des fées*.